

Amma
contacts

LES 100 ANS DE
NOTRE ASSOCIATION



Vingt lustres d'amitié
Une médecine devenue planétaire
Interview : David Holcombe

Bulletin bimestriel de l'Association
des médecins anciens étudiants de
l'Université catholique de Louvain

Ne paraît pas en juillet-août
P901109
Bureau de dépôt Charleroi X

63 Janvier - Février 2010





Chers confrères,

Malheureusement séparé de votre célébration par l'océan Atlantique, je ne puis m'unir à vous qu'en pensée en ce jour faste, qui commémore le centième anniversaire de la création de notre association, dont je dois être un des plus anciens membres en vie, sinon le plus ancien, ayant conquis mon diplôme en 1941 et passé les trois années suivantes à faire de la « vraie médecine » dans le service de cancérologie du professeur Joseph Maisin, avant de m'être laissé dévoyer vers la biochimie.

Depuis sa fondation, notre association a connu bien des rebondissements et changements divers. Mais elle n'a pas cessé d'œuvrer, sous la houlette des présidents en même temps dévoués et efficaces, pour resserrer les liens entre les médecins sortis de Louvain et les aider à poursuivre et à parfaire leur formation. L'histoire du passé permet d'augurer qu'elle poursuivra cette mission avec une vitalité croissante.

C'est de tout cœur que je vous dis mes regrets de ne pouvoir être parmi vous, que je félicite l'association et ses dirigeants pour l'œuvre accomplie et que je formule mes vœux les plus sincères pour le succès de ce deuxième siècle d'existence qui vient de s'ouvrir pour l'AMA-UCL.

Christian de Duve

Ama contacts

N° 63 Janvier - Février 2010

- **Editorial. Christian de Duve**
- **Vingt lustres d'amitié, de service et de rencontres.**
René Krémer
- **Message du professeur**
Marc Verstraete
- **La coopération au développement des médecins Alumni de la Faculté de Médecine de la K.U. Leuven**
Fons Verdonck
- **Les défis des relations internationales.**
Georges Dallemagne
- **Changer le regard.**
Jean-Louis Lamboray
- **Interview : David Holcombe. Un médecin américain se souvient de ses études à l'UCL.**
- **In memoriam Anne De Becker.**
Marc Crommelinck

COMITÉ DE RÉDACTION :

Martin Buysschaert, René Krémer, Dominique Lamy, Dominique Pestiaux, Christine Reynaert et Jean-Louis Scholtes

ÉDITEUR RESPONSABLE :

René Krémer
Rue W. Ernst 11/17 - 6000 Charleroi

COORDINATION DE L'ÉDITION :

Chantal Leonhardt-Lebrun

ADRESSE DE CONTACT :

AMA-UCL
Tour Vésale, niveau 0
Avenue E. Mounier 52, Bte 5265
1200 Bruxelles
Tél. 02/764 52 71
Fax 02/764 52 78
secretariat-ama@uclouvain.be
<http://www.md.ucl.ac.be/ama-ucl/>
<http://www.uclouvain.be/sites/ama-ucl/>

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

GRAPHISME :

A.M. Couvreur

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE :

Gilles Preart.
Autres photos : service des archives de l'UCL

COUVERTURE :

Bruno Delvaux, Recteur de l'UCL et René Krémer, Président de l'AMA-UCL

COUVERTURE DOS :

Martin Buysschaert, Catherine Lietaer, Bruno Delvaux et Geneviève Oldenhove, Dominique Lamy

L'Association des médecins Alumni UCL. Vingt lustres d'amitié, de service et de rencontres.

René Krémer

UN BRIN D'HISTOIRE

Le 9 mai 1909, à l'occasion des 75 ans de ce qu'on appelait à l'époque la nouvelle université de Louvain (tableau I), le professeur **Ernest Masoin** prend la parole dans l'amphithéâtre Vésale à Leuven.



Dans un discours fleuve et dans le style pompeux de l'époque, il retrace l'histoire de l'Université (encadré) et annonce la création de l'Association des médecins sortis de Louvain. Jusqu'alors, il n'y avait qu'une Association générale des anciens créée par le professeur Ferdinand Lefèvre.

Sous la présidence de E. Hertoghe, après une période d'activité réduite pendant la grande guerre, l'association se consacre principalement à l'enseignement post universitaire, avec deux grandes réunions au printemps et à l'automne.

Quelques étapes :

- Inauguration de la nouvelle bibliothèque de Louvain en juillet 1926, en présence du prince Léopold et de la princesse Astrid.
- Première séance d'enseignement continu le 19 décembre 1926 à l'hôpital Saint Pierre avec des exposés de Georges Debaisieux, Manille Ide et **Albert Lemaire** devant 320 médecins ; messe à la chapelle des jésuites, rue des récollets et déjeuner à la Royale, place des martyrs.
- Participation aux journées médicales de Bruxelles en 1929.
- 1948 : séparation linguistique des activités d'enseignement continu.
- 1958 : participation aux séances de promotion des docteurs en médecine
- 1963 : scission en deux associations indépendantes : l'association des médecins anciens étudiants de l'UCL (Ama UCL), présidée par Oswald Van Lantschoot (tableau II), et « de vereniging van de geneesheren - alumni van de leuvense universiteit ».



LES GRANDS NOMS DE L'AMA UCL



Oswald Van Lantschoot (1903-1967), Président de 1963 à 1967, célèbre chirurgien namurois.



Adolphe Dupont (1898-1982), Président de 1968 à 1978, professeur en dermatologie



Franz Lavenne (1919-1988), Secrétaire de 1968 à 1988



Florimond Lamy (1928 - 2005), Vice-Président de 1978 à 2005, médecin généraliste et égyptologue



Eugène G. Lebacqz (1916 - 2008), Président de 1978 à 1993, interniste à Jolimont

SÉANCE ACADÉMIQUE DU 15 NOVEMBRE 2009

La partie scientifique de la matinée est précédée de l'apparition inattendue d'Ernest Masoin, secrétaire perpétuel de l'académie de médecine de Belgique, en toge et calot, les traits masqués par une gigantesque barbe grise : il prononce quelques phrases de son dis-

cours fleuri annonçant la création de l'association des médecins de l'université de Louvain.

Le rôle est tenu par Bernard Fourez, dont le grand-père a fait partie des membres fondateurs de l'AMA UCL.



« La vieille Association ne souffrira pas de l'opération qu'elle va subir, car c'est la transfusion d'un sang nouveau, celui de la spécialité... L'ombre du docteur Lefebvre ne se lèvera pas pour vous condamner : nous sommes des schismatiques affectueux et fidèles. »

Professeur Ernest Masoin, secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine
9 mai 1909

LA MÉDECINE DEVENUE PLANÉTAIRE, LE THÈME DU JOUR

Marc Verstraete apporte le salut de l'université soeur et Fons Verdonck présente l'action des Alumni de la KUL à l'UNIKIN (Kinshasa). Georges Dallemagne parle des défis des relations internationales et Jean-Louis Lamboray nous propose de changer notre regard de médecin.

En fin de séance, le Prix Jean Sonnet 2009 est remis au docteur Philippe Eucher, qui représente l'association « Solidarité et coopération médicale au tiers-monde » (voir AMA Contacts 62).



Jean-Jacques Rombouts, Françoise Belche, Philippe Eucher, Jean-François Deneff

TABLEAU I. LES ÉTAPES DE L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

- L'ancienne université (1425-1789) Vésale, van Helmont, Verheyen
- Fermeture sous domination française (1795- 1817)
- Université d'état sous régime hollandais (1817-1834)
- La nouvelle université de Louvain, puis l'université catholique de Louvain(1834...)
- L'avenir : l'UCLOUVAIN, fusion avec les facultés de Namur, Saint Louis à Bruxelles et la FUCAM à Mons.

TABLEAU II. LES MEMBRES FONDATEURS DES DEUX ASSOCIATIONS (1963)

Néerlandophones : Valère Desmet, Andries Gieselen, Karel Seghers, Josué Vandenbroucke, Gérard Vanderschueren, Victor Vanmechelen.

Francophones : Jean Buisseret, Georges Duperroy, Adolphe Dupont, Jean Fourez, Joseph Hoet, Jean Jadin, Pierre Lacroix, Victor Moia, Léonce Moreaux, Jean Morelle, Paul Vangehuchten, Oswald Van Lantschoot.

Message du Professeur Verstraete

Le professeur Marc Verstraete, président honoraire des médecins Alumni de la KUL (1), prix Franqui et savant de renommée internationale, vient apporter le salut de l'Université sœur de l'UCL

L'intervention de René Krémer vous a rappelé que la vie de notre université a été rythmée par les grands événements de notre pays et de l'Europe.

En 1963, les premiers présidents des associations devenues autonomes étaient respectivement le chirurgien Oswald Van Lantschoot (Namur) et l'interniste Victor Van Mechelen (Waterschei). Afin de dissiper l'équivoque créée par le terme « geneesheer » et vu le nombre croissant de collègues féminines, nous avons ultérieurement été contraints de modifier le nom de notre association en Vereniging van de Alumni van de Faculteit Geneeskunde van de Katholieke Universiteit Leuven.

Lors de la séparation, notre association comptait 670 membres payant la cotisation annuelle ; aujourd'hui nous avons 3500 membres. Vu que les Masters en Sciences Médicales font partie de la Faculté de Médecine, ils sont également incorporés dans notre association.

Nous organisons deux réunions scientifiques par an, à propos du diagnostic et du traitement d'une maladie ciblée. Après le lunch, nous prévoyons une courte intervention d'un alumnus qui a travaillé dans un pays en voie de développement. En fin de journée, le Doyen et des membres du Bureau de la Faculté de Médecine exposent leurs projets d'avenir et répondent aux questions de l'auditoire. Annuellement, nous organisons une demi-journée consacrée à des problèmes médico-légaux, éthiques, économiques et de médecine du travail, etc. Les alumni pharmaciens sont également invités à ces réunions scientifiques.

Notre Association participe activement à la promotion des « artsen » (le titre de docteur en médecine ayant été supprimé en région flamande). Le président de notre association prononce à cette occasion un discours invitant les jeunes promus à se joindre à l'association des alumni.

C'est en 1986 que la revue Vesalius Tijdschrift a été fondée. Cette revue très illustrée rapporte la vie de la Faculté de Médecine et de notre association et



Marc Verstraete, René Fiasse

présente le guide programme de l'enseignement post-universitaire. Les grands services cliniques restent néanmoins responsables de l'organisation de cet enseignement. La revue paraît quatre fois par an et est tirée à 4000 exemplaires.

Depuis trois ans, le bureau de notre association sélectionne l'Alumnus de l'année, en se basant sur les mérites scientifiques, sociaux et/ou éducatifs des candidats proposés par les membres de l'association. Cette distinction permet au lauréat et à son épouse de se rendre sur l'île ionienne de Zakynthos (Grèce), où Vésale a fait naufrage en 1564 et est enterré.

Sur le plan culturel, notre association organise annuellement au printemps un concert dans le grand auditoire P. De Somer. L'orchestre symphonique de Berlin a été invité en 2009.

Les associations des Alumni médecins et pharmaciens de la K.U.Leuven ont créé en 1969 une association indépendante pour l'aide aux pays en voie de développement : Ontwikkelingshulp Geneesheren en Apothekers Alumni Leuven. C'est avec plaisir que je passe la parole à son président, le professeur F. Verdonck.

1. Professeur émérite KUL, *Président de la Vereniging van de Alumni van de Faculteit Geneeskunde van de Katholieke Universiteit Leuven, de 1985 à 1997.*

La coopération au développement des médecins alumni de la faculté de médecine de la K.U.Leuven

Le professeur Fons Verdonk, professeur émérite de la KUL, remplaçant le professeur Impens, Doyen, qui assistait au Te deum d'anniversaire du Roi, explique l'action de la KUL et de ses Alumni à l'UNIKIN, en république du Congo.

Fons Verdonk

L'association « Ontwikkelingsamenwerking Geneesheren en Apothekers Alumni Leuven » a pour objectif:

1. de stimuler les contacts des Alumni de la K.U.Leuven avec les pays en voie de développement dans le secteur bio médical
2. de maintenir et renforcer les liens entre la Faculté de médecine de la K.U.Leuven et l'Université de Kinshasa (UNIKIN : l'ancien Lovanium).

La Faculté de médecine de la K.U.Leuven a un lien historique avec l'UNIKIN. Après l'arrêt de la collaboration officielle entre la Belgique et la République démocratique du Congo en 1990, la K.U.Leuven a maintenu des contacts, surtout via l'Association des Alumni. Cependant, cette collaboration, qui se situe principalement au niveau des ressources humaines (professeurs invités et stages de perfectionnement), n'a pu éviter la détérioration progressive de l'infrastructure didactique et scientifique à la faculté de médecine de l'UNIKIN. Bien que la faculté bénéficie encore d'un cadre relativement complet en comparaison avec d'autres facultés du pays, la qualité de l'enseignement est menacée à court terme par la diminution du staff de résidents académiques, particulièrement dans les sciences de base.

En décembre 1996, un audit a été réalisé à la demande de l'Association des Alumni et de la faculté de médecine avec, pour mission, une analyse des problèmes actuels. Le problème clé s'est révélé être la relève des enseignants.

Actuellement, notre Association donne des bourses à de jeunes médecins congolais pour des séjours de perfectionnement à la K.U.Leuven, facilite la collaboration entre des promoteurs de thèse de doctorat dans divers services cliniques en Flandre et suscite des interventions gouvernementales et universitaires. Plusieurs projets financés par VLIR-UOS (Vlaamse interu-



Jean-Marie Gillis, Marc Verstraete, Fons Verdonk

universitaire Raad – University Development Cooperation) sont dus à des initiatives de notre association. Au cours des trois dernières années, une trentaine de médecins ont fait un stage de perfectionnement aux cliniques universitaires de la K.U.Leuven.

En investissant dans les ressources humaines, l'Association s'efforce de créer une masse critique de jeunes médecins congolais convaincus de la nécessité de changements. L'objectif de l'Association est de leur offrir des perspectives en tant qu'étudiant doctoral, enseignant ou chercheur, en espérant qu'en même temps les autorités feront des efforts pour stimuler et encourager la motivation et promouvoir des critères d'excellence, des contrôles de qualité, une ouverture au monde scientifique et également une normalisation du calendrier académique.

A l'occasion du centième anniversaire de l'Association des médecins anciens étudiants de l'UCL, le 15 novembre dernier, et en tant que président de l'Association pour la coopération au développement des alumni de la K.U.Leuven, j'ai fait appel aux autorités de l'UCL pour qu'elles joignent leurs efforts aux nôtres dans le but d'améliorer la formation doctorale en médecine, à l'UNIKIN.

Les défis des relations internationales

Georges Dallemagne, médecin spécialiste en médecine tropicale, député, vice-président de la commission des relations extérieures de la chambre, nous parle des défis des relations internationales : économie, sécurité, réchauffement climatique, démographie. Il craint le report à plus tard de décisions majeures

Georges Dallemagne

Il est toujours présomptueux de vouloir anticiper les défis futurs, de prédire quelles catastrophes nous devons éviter, de connaître à priori les chantiers sur lesquels les Nations et les citoyens de ces Nations doivent impérativement travailler et prévenir les difficultés.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on n'a pas vu venir les grands chocs des dernières décennies. Et dans bien des cas, les protagonistes les plus impliqués dans ces événements ont plus subi l'histoire qu'ils n'en ont été les véritables acteurs.

On songe notamment à la chute du mur de Berlin, à l'effondrement des régimes communistes, à la montée de l'islamisme radical, aux dérèglements climatiques dus aux émissions de carbone liées aux activités humaines.

En santé, nous étions convaincus que le sort des maladies infectieuses était quasi réglé, on venait de vaincre définitivement la variole (1978), on s'attaquait à la polio (campagne mondiale à partir de 1988) et à la tuberculose, le SIDA n'existait pas, et le mot pandémie appartenait plus aux livres d'histoire de la médecine qu'aux syllabus distribués dans les auditoriums.

Pour définir le menu des relations internationales de demain, nous ne pouvons finalement qu'utiliser les ingrédients qui sont aujourd'hui sur la table, les paramètres, les idées et les phénomènes que nous pouvons déjà percevoir, mesurer ou imaginer.

Avec 2 atouts cependant qui ont émergé plus qu'hier lorsqu'il s'agit de peser sur l'avenir et d'en maîtriser son cours :

- Les mécanismes de concertation et de gouvernance mondiale se sont considérablement développés depuis 30 ans et sont conçus pour être de plus en plus efficaces et contraignants.
- Plus que jamais nous pouvons prévoir les effets de nos décisions/non décisions d'aujourd'hui, de nos comportements :
 - le climat de la planète va se réchauffer et la biodiversité va diminuer ;
 - la démographie mondiale va continuer à peser fortement sur l'organisation des sociétés ;
 - la logique marchande continuera de gagner de plus en plus d'espace et de terrains (notamment avec la marchandisation progressive des services comme la santé ou l'éducation) ;



- les technologies continueront d'évoluer rapidement ;
- et enfin, on peut aussi avancer sans trop de risque de se tromper que le monde sera instable et les capacités destructrices liées aux armements seront de plus en plus considérables.

Trois domaines de préoccupations seront sur la table de nos gouvernants : l'économique et le social, la sécurité et l'environnement. Je vais les évoquer rapidement avant de m'étendre un peu plus sur ce qui détermine largement ces trois premiers enjeux, c'est le formidable défi de la démographie.

SUR LE PLAN ÉCONOMIQUE ET SOCIAL D'ABORD

La crise est loin d'être derrière nous, elle est née de l'endettement massif des ménages américains et des banques, et elle a été traitée par un recours à l'endettement supplémentaire des Etats principalement en Amérique et en Europe.

On sait le tremblement de terre de cette crise en Belgique qui a profondément modifié le paysage bancaire, qui a eu la peau d'un gouvernement et dont les effets sur la magistrature sont loin d'être terminés. 35.000 personnes ont perdu leur emploi en 2009 à cause de cette crise et 60.000 le perdront en 2010. L'endettement de l'Etat belge flirte à nouveau avec les 100 %.

Une nouvelle institution, le G20, a été mise sur pied pour tenter d'accorder les politiques des grandes et des moyennes économies de la planète. Des décisions ont été prises mais lorsque nous sortirons de cette crise, le monde aura changé :

- l'épicentre de l'économie mondiale aura basculé des rives de l'Océan Atlantique aux rives du Pacifique ;
- la monnaie de référence qu'a constitué le dollar depuis la création des institutions de Bretton Woods (FMI et BM), pourrait être écartée au profit d'un panier de devises ;
- et surtout, les conséquences économiques et sociales liées à ces désordres financiers sont loin d'avoir été réglées : qu'on songe notamment à la crise alimentaire et à la faim qui touche aujourd'hui un milliard de personnes.

SUR LE PLAN DE LA SÉCURITÉ ENSUITE

C'est l'obsession des Américains. L'attaque du 11 septembre est la première véritable attaque sur le sol américain depuis la fondation des Etats-Unis. C'est aussi la grande faiblesse des Européens qui ont largement abandonné leur sécurité à l'Amérique. Il n'y a aucune raison pour que l'Europe s'en remette à ce point aux USA pour sa sécurité : nous avons les ressources humaines, les moyens économiques et scientifiques qui nous permettent de coopérer avec les USA sur pied d'égalité et de faire valoir notre propre vision du monde.

Car le monde restera dangereux en raison :

- des tensions sur les ressources (nous dépendrons encore longtemps des énergies fossiles, l'eau propre et douce se raréfie,...) ;
- des tensions idéologiques, notamment avec l'émergence d'un islam politique radical ;
- de la prolifération nucléaire ;
- des mafias, de l'instabilité politique dans une série de régions plus ou moins périphériques en Afrique, en Asie centrale et au Proche-Orient ;
- de la prolifération des armements conventionnels ou non : le monde dépense mille milliards d'Euro par an en armements (c'est un chiffre en constante augmentation depuis une décennie) alors qu'il n'en dépense pas le dixième dans la lutte contre la pauvreté et pour le développement.

La lutte contre la prolifération nucléaire reste évidemment une toute grande priorité et une grande urgence. Il est loin le temps où seuls les 5 membres permanents du Conseil de Sécurité possédaient des armes atomiques : à la France, la Grande-Bretagne, les USA, la Chine et la Russie sont venus s'ajouter Israël, l'Inde, le Pakistan et sans doute la Corée du Nord. Demain d'autres pays pourraient développer la bombe : l'Iran, (et dans ce cas l'Arabie Saoudite et l'Égypte seront tentés de l'acquérir), le Brésil, l'Ukraine. A ce moment là, d'autres pays pourraient

aussi envisager de posséder des bombes nucléaires et le risque d'utilisation augmenterait de manière exponentielle.

Le traité de non prolifération aura 40 ans l'an prochain. Il doit faire l'objet d'une conférence d'examen. L'enjeu est colossal. On ne peut pas se permettre de louper ce rendez-vous. Un des éléments essentiels pour stopper la prolifération sera d'enfin démanteler les arsenaux des puissances nucléaires actuelles.

LA LUTTE CONTRE LE RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE ET SES CONSÉQUENCES

On sait que la température de la terre augmente en raison des émissions de gaz à effets de serre liées aux activités humaines.

Cette augmentation de température va de pair avec une dilatation des océans, une fonte des pôles (et donc une augmentation du niveau des océans), une augmentation des catastrophes naturelles (sécheresse, incendies, mais aussi cyclones dans l'Atlantique ou typhons dans la Pacifique), un effondrement de la biodiversité et des déplacements de population. Le nombre de catastrophes naturelles a doublé en 20 ans selon le centre de recherche et d'épidémiologie des désastres de l'UCL. La concentration de dioxyde de carbone dans l'atmosphère est passée de 300 particules par million au début du XX^e siècle à 387 ppm aujourd'hui. On sait qu'au-delà de 400 particules par million, il est



très peu probable de maintenir l'augmentation de la température du globe en-dessous de 2°, ce qui est l'objectif de Copenhague.

La préservation des forêts primaires est un enjeu particulièrement important dans les discussions en cours : toutes les secondes, c'est l'équivalent de deux terrains de football de forêts primaires qui disparaît. La disparition de ces forêts compte pour 20 % dans les émissions de GES. Ces forêts sont non seulement des puits de carbone inestimables mais ce sont des concentrateurs de biodiversité. Si ces forêts disparaissent, un patrimoine vivant extraordinaire sera à jamais détruit. La reforestation n'y changera rien.

LA DÉMOGRAPHIE

Nous connaissons une période de bouleversements démographiques sans précédent à l'échelle de l'humanité. Et sans équivalent à l'avenir. Durant la dernière décennie du deuxième millénaire, la croissance mondiale de la population a connu le rythme le plus élevé qu'elle ne connaîtra jamais. Elle a cru de 80 millions d'individus par an entre 1995 et 2005. Cette croissance ralentit, parfois très nettement dans certains pays, même si la population mondiale continue de croître rapidement.

Au cours du 20^{ème} siècle tous les pays ont connu une « transition démographique », la mortalité a baissé avant et plus rapidement que la natalité. L'espérance de vie a considérablement augmenté. Nous serons 9 milliards en 2050. Mais cette augmentation de population est inégale et très variable d'un pays à l'autre. Le continent européen pourrait voir sa population se contracter hors immigration. A l'intérieur de l'Europe, la France connaîtra une augmentation de sa population de 6 millions de personnes tandis que l'Allemagne connaîtra une contraction du même ordre voire davantage. Le Japon, la Russie voient déjà leur population décroître tandis que l'Afrique et l'Asie du Sud connaissent encore une forte croissance.

En même temps que ces variations importantes du nombre de personnes, la population mondiale vieillira et le nombre d'enfants par ménage se réduira. On estime qu'une fille sur 4 qui naît aujourd'hui en Europe, au Japon ou aux USA sera centenaire. Le nombre de deux enfants par ménage que nous connaissons en Europe deviendra la norme dans le reste du monde.

La proportion importante des personnes âgées surtout dans les sociétés occidentales mais aussi dans la plupart des autres pays aura des conséquences importantes :

- Le poids des personnes âgées sera déterminant dans la définition des politiques publiques.
- Nous devons redéfinir les rapports intergénérationnels, les rôles socioprofessionnels et la répartition des charges de ces 3 à 4 générations qui coexisteront.
- Le financement des retraites et l'âge de la retraite feront l'objet de tensions intergénérationnelles ; qu'on songe que lorsque l'âge de la retraite a été fixé à 65 ans, l'espérance de vie était inférieure à cet âge !
- Les maladies de la vieillesse, maladies chroniques ou dégénératives et les soins qu'elles réclament augmenteront. La maladie d'Alzheimer, par exemple, touche 24 millions de personnes dans le monde aujourd'hui. Ce chiffre doublera tous les 20 ans au cours du prochain siècle.



Jean-Luc Gala, Georges Dallemagne

Le troisième phénomène majeur de l'évolution de la population mondiale, outre sa forte croissance et son vieillissement, concerne sa forte mobilité. Les phénomènes migratoires ont une ampleur sans précédent et la pression aux frontières de l'Europe et d'une manière générale de l'hémisphère sud vers l'hémisphère nord pose aussi des défis pour nos sociétés.

EN CONCLUSION

Tout ce que je viens d'évoquer représente les défis tels que nous pouvons les imaginer aujourd'hui, avec nos instruments de mesure, nos connaissances sur les comportements humains, sur l'état du monde aujourd'hui. D'autres défis non identifiés aujourd'hui pourraient survenir.

On peut avoir confiance dans la capacité des hommes à relever les défis qui nous attendent. Plus que jamais auparavant peut-être, les décisions d'aujourd'hui ou l'absence de décisions impacteront – comme disent les anglo-saxons – sur la sécurité, la prospérité, la qualité de la vie, la préservation de la diversité biologique et culturelle, et finalement la dignité de chaque être humain. Nous avons plus que jamais besoin de gouvernance mondiale, de leadership européen, de coopération à tous les étages, de refus de replis identitaire ou protectionniste. L'Europe, en particulier, dotée enfin d'un nouveau traité qui lui donne des institutions plus efficaces et plus légitimes, devrait sortir de son rôle de nain politique pour jouer pleinement un rôle de puissance au service de la paix, de la prospérité partagée, du développement durable et d'un projet humaniste qui mette l'être humain, sa dignité, au centre des préoccupations. Il faudra du courage, de la lucidité et de la volonté. Nous ne pouvons pas perdre de temps. Le report à plus tard de décisions majeures n'est pas une option.

Changer le regard

Jean-Louis Lamboray nous engage à changer le regard sur nous-même, nous parle de la Constellation et de la démarche SALT (stimuler, apprécier, lier, transférer) et rêve d'une faculté qui forme à la compassion sous le patronage de la Sedes Sapientiae

Jean-Louis Lamboray



Je vous invite en Thaïlande, à Phayao, une petite ville située sur les bords d'un lac qui irrigue les rizières des environs. C'est le chef-lieu d'une Province de 500,000 personnes, proche du Laos au Nord et de la Birmanie à l'Ouest.

La pandémie du sida a frappé Phayao de plein fouet. Au début des années 90 les funérailles se succédaient à un rythme infernal. De toute l'Asie, Phayao a été la plus touchée. Les hommes avaient l'habitude de partir en groupe se détendre au bordel. Les pères y emmenaient leurs fils pour leur première expérience sexuelle. Les parents confiaient leurs filles à des intermédiaires pour qu'elles exercent des métiers dont ils ne parlaient pas trop. Les jeunes gens quittaient la Province pour chercher du travail et faire la bringue ! Hommes et femmes rentraient malades du sida pour mourir au village peu de temps plus tard... Phayao se mourait-elle ?

Et bien non. Phayao survivra. Dès 1995, il était clair que dans cette Province l'épidémie reculait. Chez les jeunes gens de 21 ans, la prévalence du VIH y était tombée de 20% en 1992 à 8% en 1996.

Je voulais comprendre. Avec l'appui d'ONUSIDA, j'emménageai à Phayao. Au détour des routes de campagne, je revoyais la nature de la zone de Madimba en RDC, que j'avais sillonnée pendant 8 ans comme médecin-chef. Pourquoi les gens progressent-ils à Phayao et pas là-bas ? Quel est leur secret ? Surement, mes amis d'Afrique et d'ailleurs seraient intéressés...

Le Dr Aree Tanbanjong a fourni la clé. Elle dirigeait l'équipe pluridisciplinaire qui revoyait ce qui s'était passé pour tenter de comprendre. Voici sa conclusion: « Ici, les gens ont discuté de la situation, analysé les causes et décidé de changer. Cela, aucun service ne pouvait le faire à leur place. On ne peut changer les autres, l'on ne peut que se changer soi-même ». Par exemple, les parents ont suivi leurs filles pour comprendre l'origine des revenus qu'ils recevaient. Ils les ont vues se prostituer et ont décidé que non, ils ne pouvaient pas demander cela de leurs filles. Ils se sont mis à rejeter les avances des agents recruteurs et ont envoyé leurs filles à l'école.

Le « secret » de Phayao, on le retrouvera en Ouganda, le seul pays d'Afrique qui progressait face au sida au cours des années 90. Michel Serres a dit : « N'existe que ce qui est dit ». A cette aune, le sida existait en Ouganda. Les personnes atteintes s'affichaient, les gens discutaient de la situation et donc pouvaient agir. Au Kenya, par contre, le silence était de mise. Les gens entendaient parler du sida, mais ils n'en parlaient pas comme d'une question qui les concernerait. Ils ne pouvaient donc pas agir pour attaquer le problème à la racine.

La conclusion s'imposait. A la stratégie mondiale, qui consistait à fournir de l'information, des soins et de l'appui social, les Nations-Unies se devaient d'adjoindre un axe stratégique parallèle, qui consiste à stimuler et mettre en relation les réponses locales. Je suis rentré à Genève au siège d'ONUSIDA en 1998 pour poursuivre cet objectif avec un réseau d'amis qui œuvraient à la réponse locale dans de nombreux pays.

Nous avons échoué. Sans trop nous en rendre compte, nous remettons en cause les fondements du système de coopération internationale pour le développement. Le message de Phayao remet en cause le paternalisme du système. L'homme blanc n'a toujours pas posé son fardeau. Il continue à vouloir « faire pour » les gens. Pour concevoir ses projets, il analyse leurs problèmes et leurs besoins, sans trop apprécier leurs aspirations et leurs forces. Puisqu'il se voit comme développé, il croit devoir offrir une solution à ceux qui ne le sont pas (encore). Et puisqu'il se charge du fardeau, il veut aussi payer la facture. Pour mobiliser les fonds, il explique que « son problème » est exceptionnel ou le pire de tous. Alors, peut-être inconsciemment, ignore-t-il les bonnes nouvelles. En 2004, les 14.000 participants à la Conférence sur le Sida sont repartis de Bangkok sans savoir que la Thaïlande du Nord était en train de maîtriser l'épidémie. La priorité de la Conférence était de lever les fonds nécessaires pour assurer l'accès aux anti-rétroviraux.

Le message de Phayao remet en cause notre dérive matérialiste. « L'occidental ne s'aime plus » dit Patrick Viveret « c'est pourquoi il se réfugie dans l'objet ». Comme nous n'osons plus aller à la découverte de nous-mêmes, nous nous lançons à corps perdu dans « le concret ». Ainsi, après les années 90 centrées sur la promotion du préservatif, voici la décennie des anti-rétroviraux. Cette dérive touche la recherche. Par exemple, la fondation Gates ne finance que les innovations biomédicales et exclut les innovations d'ordre social.

Le message de Phayao remet en cause le rôle de l'expert. Petit à petit, l'on nous a fait croire que du fait de son savoir, l'expert était aussi le plus habilité à orienter les politiques. On parle de politique basée sur l'évidence. Mais l'expert n'admet que l'évidence qu'il comprend dans son univers matérialiste et déterministe. La boucle est bouclée. Il n'y a pas de place dans ce monde pour la prise de responsabilité et l'expérience locales.

Voilà pourquoi nous avons fondé la Constellation (1). Nous sommes partis d'un constat : toute communauté peut rêver, agir, apprendre, s'adapter et partager. Les facilitateurs de la Constellation révèlent cette capacité et l'accompagnent. Notre modèle, c'est l'accoucheuse : elle ne prétend pas posséder le nouveau-né, elle ne cherche pas à lui donner son nom, elle ne donne pas de cadeau pour que la maman accouche ! Nous n'apportons rien : ni projet, ni argent, ni bien matériels. Nous appelons SALT notre

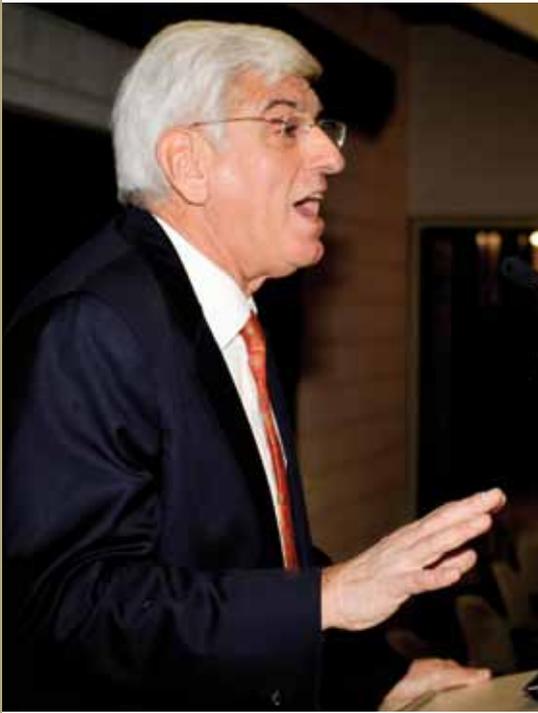
démarche qui consiste à Stimuler, Apprécier, Lier, Transférer.

Le pouvoir de l'approche SALT est extraordinaire. Écoutons Kasure de Goroka en Papouasie-Nouvelle-Guinée. « Je suis un criminel. La police me connaît. Jusque là, je passais le temps à braquer des banques, à me droguer, à violer les filles. Aujourd'hui, je comprends que ma vie vaut plus que cela. Je vois que ma communauté peut progresser et comment je peux l'aider ». Une voix off demande ce qui s'est passé. « Depuis 20 ans, des ONG sont venues nous



parler du sida, et nous dire ce que nous devons faire. Puis la Constellation est venue. Pour la première fois quelqu'un me dit que j'ai des forces. Alors je les emploie ». Des femmes s'expriment : « Il y a six mois nous étions réveillées toutes les nuits par les disputes, les coups de feu, les cris des filles qui se font violer. Depuis que la Constellation nous rend visite, le quartier a changé. Aujourd'hui nous dormons tranquilles. »

Le plus difficile, c'est de changer le regard sur nous-mêmes. D'experts, nous redevenons hommes et femmes avides d'apprendre et de partager. Alors, se passe quelque chose d'inattendu. Écoutons le Pr Saka Saka de Kinshasa. « Un jour, j'ai ramené à la maison des posters d'ONUSIDA. Sur ces posters, des portraits de femmes et une question : « quand vas-tu m'écouter ? » Voilà que le soir, je retrouve les posters sur la porte de notre chambre et sur celle de nos filles. Devant mon étonnement, ma femme me répond : Tu ne nous écoutes pas. Tu es toujours pris,



parti, préoccupé. Alors, nous te disons : quand vas-tu nous écouter ? C'est le thème de la campagne, non ? Quelques jours plus tard, je rentrais de visite SALT à Kimbanseke, un quartier pauvre de Kinshasa. Sans doute inspiré par la visite, je me suis dit : si j'appréciais les forces de ma propre famille ? C'est ce que j'entrepris. Un mois plus tard, voila que les posters disparaissent des portes des chambres. Je feins de ne pas comprendre et demande où ils sont passés... Ma femme me répond : mais tu le sais bien, tu as changé ! Les filles protestent : maman, tu n'aurais pas dû enlever les posters : toi, tu n'as pas changé ! » Antoine a transféré dans sa propre famille l'énergie qu'il a reçue d'une communauté de Kimbanseke. En appréciant les forces d'autrui, le facilitateur sert de conduite d'énergie pour la transformation! En fondant la Constellation en 2004, je n'avais pas compris que nous nous embarquions pour une aventure spirituelle !

5 ans plus tard, nous sommes invités dans le monde entier. Dans des pays riches et pauvres, des facilitateurs utilisent l'approche SALT pour stimuler la réponse locale non seulement au sida, mais à divers enjeux tels que la malaria, la grippe A ou la réconciliation. Dans notre monde en crise, une voie s'ouvre à nous, celle des communautés qui ne demandent qu'à s'engager. Je voudrais que notre Université et notre Faculté participent pleinement au développement du monde de demain. C'est pourquoi je partage avec vous une utopie vers laquelle nous pourrions cheminer.

Je rêve d'une Université qui nous forme non seulement à la science, mais aussi à la sagesse. Alors qu'en 1425 l'Europe baignait dans l'ignorance et la superstition, Martin V fondait notre Université, pour « étendre et encourager [...] les sciences de tout genre ». Notre monde n'a pas seulement besoin de science mais aussi de sagesse. Notre Université est placée sous le patronage de la Sedes Sapientiae, la Madone Siège non de la Science, mais de la Sagesse. Pour éduquer à la sagesse, elle peut puiser dans les Béatitudes.

Je rêve d'une Faculté qui nous forme à la pauvreté en esprit. Arrêtons de nous considérer comme développés. De cette illusion naît notre déclin. La voie du renouveau se trouve dans l'appréciation des forces d'autrui. Apprenons à recevoir de tous, en particulier des plus pauvres.

Je rêve d'une Faculté qui nous forme à la naïveté. Les enfants ont cette intuition : ce qui est beau, est juste, est vrai. Apprenons aussi à apprécier sans analyser. A sentir sans juger. Réhabilitons l'intuition, la créativité !

Je rêve d'une Faculté qui forme à la compassion. Les médecins doivent pouvoir être en paix avec leur propre mortalité et leurs propres souffrances. Sans cette paix, ils partageront leur angoisse avec leur patient. Il n'y a pas d'autre chemin : pour comprendre les autres, nous devons apprendre à nous comprendre nous-mêmes.

Je rêve d'une Faculté qui forme au bonheur. Le chemin du bonheur n'est pas une promenade au hasard. Il est le résultat d'une discipline. Pour rendre les autres heureux, il faut être heureux soi-même. La société et le patient inviteront le soignant heureux à prendre la place qui lui revient.

(1) www.aidscompetence.org

Interview de David Holcombe

Un médecin américain se souvient de ses études à l'UCL

René Krémer. Votre jeunesse s'est passée en Californie, je pense ?

David Holcombe. Je suis né à San Francisco le 1^{er} décembre 1949, le second fils d'un père dentiste et d'une mère infirmière. J'ai passé une enfance plutôt idyllique dans la petite ville agricole de Walnut Creek avec mon frère et mes deux sœurs. À l'école secondaire, j'ai eu de la chance d'assister aux classes de français de Mademoiselle Johnson, une enseignante américaine qui parlait remarquablement français, avec un accent parisien. Nous étions treize étudiants à terminer les quatre années d'école secondaire avec elle et, comme elle l'avait promis, nous sommes devenus tous plus ou moins bilingues. En tant que seul garçon de la classe, j'étais appelé simplement « Monsieur ». Avec les autres membres de notre club Français, nous nous baladions dans la ville chaque quatorze de juillet en chantant la Marseillaise. Même à l'époque, c'était assez exceptionnel.

R.K. Oui, un chant nationaliste et sanguinaire. Ce n'est pas le credo des USA. Pourquoi avoir choisi de faire des études de médecine en Belgique ?

D.H. Après avoir terminé mes études universitaires à l'Université de Californie à Davis, j'ai postulé dans plusieurs facultés de médecine de Californie. Avec mes qualifications académiques sans faille, je fus surpris de ne pas être accepté d'office. Sans me décourager, j'ai décidé de suivre des cours d'agronomie en attendant d'être admis dans une faculté de médecine. Quatre ans plus tard, ayant obtenu une maîtrise en agronomie et des prix pour la recherche, j'étais toujours refusé dans les facultés de médecine américaines malgré mes demandes d'admission chaque année. C'est à ce moment que j'ai décidé de poser ma candidature en Belgique. J'ai été admis tout de suite à l'Université Catholique de Louvain, avec une dispense pour la première année de candidature. Après autant de refus dans mon propre pays, le Royaume de Belgique m'a donné l'opportunité d'étudier la médecine.

R.K. Quelles sont vos impressions des études en Belgique, comparées au système américain ?

D.H. Le système belge est nettement différent. Aux États-Unis, les étudiants sont sélectionnés pour les études de médecine après avoir obtenu un diplôme de quatre années d'université. En Belgique, les élèves y ont accès au sortir de l'école secondaire. De plus, aux USA, la sélection à l'entrée est draconienne : un postulant sur dix est admis à la faculté. Dès lors, plus de nonante



David et Nicole Holcombe dans leur jardin, devant la statue de Don Quichotte

pour cent des élèves terminent les quatre ans d'études. En Belgique, la sélection était pyramidale : moins d'un quart des élèves décrochait leur diplôme après les sept ans de candidature et de doctorat.

R.K. L'argent et la notoriété des parents ne font-ils pas tomber des barrières ?

D.H. Comme toujours, l'argent et les connexions familiales jouent un rôle important dans n'importe quelle sélection de candidats aux E.U. Beaucoup de candidats refusés aux facultés de médecine américaines continuent leurs études dans les facultés "off shore" dans les îles caraïbes. Ces facultés sont, bien sûr, extrêmement chères.

R.K. En Belgique, les choses ont changé, avec un numerus clausus, dont on s'aperçoit aujourd'hui qu'il a été mal pensé et est trop sévère et que, s'il n'est pas modifié, nous allons avoir dans quelques années une pénurie de médecins.

D.H. En outre, aux USA, la plupart des examens universitaires sont à choix multiples. En Belgique, par contre, il y avait surtout des examens oraux. Après avoir étudié une matière énorme, à l'examen oral, on ne vous posait qu'une ou deux questions : une motivation terrible pour tout connaître.

R.K. Comme professeurs, nous étions hantés par le bachotage (appelé en Belgique tuyautage) et la plupart d'entre nous posait de petites questions

complémentaires qui leur permettaient de dépister les « trous ».

D.H. Les professeurs belges étaient considérés comme des demi-dieux, peu accessibles. Aux Etats Unis, les professeurs peuvent être très abordables et même amicaux avec les élèves. Pour moi, le système européen avait quelque chose d'une guerre de classe, bien que j'aie appris plus tard que les professeurs belges pouvaient être très sympathiques (seulement un peu plus réservés).

R.K. La plupart des professeurs belges sont surmenés : outre l'enseignement, ils sont souvent responsables d'un service, assurent des consultations et participent à la recherche clinique : souvent à la fois chercheurs cliniques, enseignants, soignants et gestionnaires. Ces tâches multiples les contraignent à consacrer moins de temps à l'encadrement des élèves.

Il ne faut pas oublier qu'en Belgique, il y a chaque année une délibération à propos de chacun des étudiants. Tous les professeurs interrogateurs sont présents et le résultat de chacun, grades et réussite, est discuté entre des professeurs qui ont souvent pris des notes au cours des oraux. On tient compte des résultats antérieurs, de l'importance du cours et la conclusion est l'aboutissement d'un consensus.

Avez-vous des souvenirs plus anecdotiques ?

D.H. J'étais terrifié par le professeur Dhem. J'ai mémorisé tous les croquis qui le rendaient célèbre. Lors de l'examen final, il m'a posé la question, suivante : « Quelle est l'artère qui irrigue l'oreille interne et quelle est son origine ? » Je ne connaissais pas la réponse. Mon avenir s'écroulait. Il a simplement hoché la tête et a dit « Très bien. Cela suffit. » J'ai eu 16/20.

R.K. Quand un élève a manifestement satisfait à l'examen, la plupart des profs leur posent des petites questions de plus en plus difficiles pour faire monter le grade. J'ai toujours fait comme cela.

D.H. A la fin de mes études en Belgique, le professeur Dhem a rédigé pour moi une sympathique lettre de recommandation pour ma spécialisation aux USA.

R.K. D'autres profs ?

D.H. J'étais toujours étonné que le Professeur Lavenne puisse donner cours dans une classe où se trouvait sa propre fille, Dominique.

R.K. Mais ce n'est pas lui qui l'interrogeait et, à la délibération, il se retirait quand on discutait du cas de Dominique.

D.H. Le professeur Sonnet me surprenait par sa connaissance des maladies tropicales et aussi par la qualité de ses peintures, notamment les scènes de Provence. Il prouvait qu'un médecin peut être à la

fois un scientifique et un artiste.

Le professeur Harvengt, pharmacologue, m'a obligé à mémoriser la pharmacopée et à créer mon propre livre illustré des médicaments, fort prisé par les autres élèves.

Le professeur Fiasse personnifiait l'humilité et cachait une passion pour la justice sociale. J'ai eu également de remarquables cours d'ORL, de dermatologie et d'ophtalmologie, des branches à peine effleurées dans les facultés aux USA.

En fait mes connaissances théoriques étaient aussi bonnes, si pas meilleures que celles de mes compatriotes américains. Par contre, aux Etats-Unis les élèves sont envoyés plus rapidement dans les hôpitaux et développent plus précocement des réflexes cliniques.

R.K. La langue vous a-t-elle posé un problème en Belgique ?

D.H. J'ai eu la chance de connaître le français avant d'arriver en Belgique en 1976, grâce à Mademoiselle Johnson en Californie. J'ai dû passer un examen de compétence en français avant d'entamer mes études en Belgique et j'ai étudié à la bibliothèque de Louvain pendant les journées. J'ai perfectionné mon passé-simple en lisant « A la recherche du temps perdu » de Marcel Proust. Quand j'ai passé mon examen de compétence (d'une seule page), la question la plus difficile portait sur l'utilisation du présent de subjonctif. On devait écrire « soit » dans la phrase : « Il faut qu'il _____ à la maison. » J'étais à la fois très irrité et très soulagé, même si ma lecture de Proust avait été superflue.

R.K. Connaître le style de Proust et apprendre à apprécier ce très grand écrivain est loin d'être superflu, sur le plan culturel, même s'il n'est pas indispensable pour comprendre le français courant. Avez-vous eu des amis et connaissances belges ?

D.H. J'ai eu beaucoup d'amis parmi les Belges, mais aussi les étrangers à l'UCL et dans la société belge en général. J'ai toujours été intéressé par les danses folkloriques et j'ai dansé avec un groupe belge nommé « Hourvari », composé de gens de milieux très différents, des professeurs d'université, des ingénieurs, des infirmières et d'autres étudiants universitaires. La qualité des danses et le niveau technique étaient impressionnants. Appartenir à ce groupe m'a donné une entrée privilégiée dans la société belge. La troupe a voyagé dans les pays de l'Est, principalement en Hongrie : nous apprenions les danses hongroises et nous faisons des démonstrations de danses belges. Pour les étrangers, j'étais aussi belge que les Belges : je parlais français. Toujours traumatisé par mes années de combat infructueux pour accéder aux études de médecine, je restais à l'écart des autres étudiants américains et leur adressais la parole en français. Ils m'acceptaient pour avoir accès à mes notes de classe.



Vers la fin de mes sept années en Belgique, j'ai commencé à parler anglais avec les Américains. Parmi mes amis belges, j'ai gardé le contact avec 5 ou 6 d'entre eux. Nicole, mon épouse belge, reste en relation avec de nombreux membres de sa famille et des amis d'études et de travail en Belgique.

R.K. Est-il vrai que la Belgique est considérée comme un pays surréaliste et compliqué ?

D.H. La Belgique est très compliquée, sans être surréaliste. Les problèmes entre francophones et néerlandophones semblent bizarres vus de l'extérieur. L'idée de déplacer une université, vieille de 450 ans, de quelques dizaines de kilomètres est, effectivement, surréaliste.

R.K. Ou plutôt irréaliste.

D.H. Chaque pays, par contre, a ses propres problèmes et les injustices sociales aux Etats-Unis sautent aux yeux. Les Belges ont quand même créé une société plus douce que celle des Etats-Unis. Chez nous, l'obsession des droits individuels se fait souvent aux dépens de la justice sociale. C'est notre débat à nous, un peu comme le débat linguistique chez vous.

R.K. Etes-vous retourné en Belgique depuis 1981 ? Avez-vous constaté des changements ?

D.H. Nous sommes revenus en Belgique plusieurs fois depuis 1981. Il y avait, bien sûr, des changements. Mes collègues de l'université sont devenus des médecins établis avec leurs familles. Mes amis du groupe de danses folkloriques, Hourvari, ont vieilli notablement et quelques-uns sont morts. Il y a plus de graffitis dans les stations de métros ; les prix ont augmenté sensiblement. La première fois que je suis rentré en Belgique, j'ai tenté de verser à l'UCL plusieurs centaines de dollars en témoignage de reconnaissance. C'était presque impossible de le faire, parce que ce n'était pas l'habitude en Belgique. Par contre, aux EU, je suis sollicité avec une insistance démoniaque par chaque université que j'ai fréquentée. Nous sommes rentrés en Belgique avec nos enfants déjà adolescents et pour

eux, le voyage était plutôt un calvaire de visites matin, midi et soir avec les amis et les parents belges. Bien qu'ils parlent tous le français, nos fils ne voulaient pas se joindre aux conversations des adultes qui s'éternisaient sur des événements et des problèmes qui ne les intéressaient guère.

R.K. Quelle a été votre carrière, une fois rentré au pays ?

D.H. J'ai complété une résidence en médecine interne dans un programme affilié à la fameuse Johns Hopkins University. Au départ, mon manque d'expérience hospitalière m'a fait remarquer parmi les autres internes. Mais ils ont vite compris que mes connaissances théoriques étaient parfois plus poussées que les leurs. Une fois établi en Louisiane, j'ai continué à suivre les classes de formations professionnelles en médecine aussi bien qu'en gestion médicale pendant des décades.

Après avoir complété mes séjours hospitaliers, nous avons décidé, ma femme et moi, de nous installer en Louisiane. Je savais que la Louisiane était parmi les états les plus pauvres, et qu'il s'y trouvait beaucoup de gens malades. J'appris qu'il y avait aussi pas mal de personnes âgées qui parlaient encore français. Je suis devenu partenaire dans une clinique de médecine interne, la Freedman Clinic of Internal Medicine. J'ai accumulé une clientèle d'environ 3400 patients très dévoués. Après 20 ans de travail, j'ai renoncé à la pratique privée pour accepter la position d'Administrateur Régional et Directeur Médical de l'Office de Santé Publique de la Louisiane Centrale. C'était une transformation très traumatisante à la fois pour moi et pour mes nombreux patients. Ils étaient navrés de perdre leur médecin, mais ils comprenaient que la transition m'était nécessaire pour maintenir ma santé physique et mentale. Diminuer son temps de travail n'est guère possible dans une pratique de groupe, surtout quand on travaille à la fois à l'hôpital et en consultations, tout en assurant des gardes de nuit et de weekend incroyablement difficiles. Avec nos quatre garçons volant de leurs propres ailes, il n'était plus nécessaire de travailler au rythme d'avant.

R.K. Y a-t-il encore des traces de la présence française en Louisiane ?

D.H. Il y a encore beaucoup de gens qui parlent français en Louisiane. Alexandria, où se trouve la Freedman Clinic of Internal Medicine n'est pas loin de la paroisse (comme des provinces) des Avoyelles. Quatre-vingt pour cent des personnes au-delà de soixante ans y parlent encore français. Ce ne sont pas des Cajuns (dont les ancêtres provenaient de la déportation des acadiens), mais des Français d'immigration plus tardive, dans les années 1880 ou plus tard. J'avais beaucoup de patients parmi ces gens et nous bavardions souvent en français, mais jamais au sujet de leur maladie ou de la technologie, car ils ignorent complètement le français médical. Malheureusement, ces francophones disparaissent à un rythme rapide et leurs enfants

ne parlent plus le français. Dans une génération, les Avoyelles seront complètement américanisés après cent ans de francophonie.



Entry of Christ into Alexandria, par D. Holcombe

R.K. Vous avez, je crois, pas mal de hobbies ?

D.H. J'ai rencontré ma femme, Nicole, alors que j'enseignais la danse folklorique au Centre Sportif de l'UCL à Woluwe. Nous partageons une passion pour la danse, qui nous a suivis aux USA. Même au centre de la Louisiane, nous avons trouvé deux villages d'origine tchèque, Libuse et Kolin, où les gens souhaitaient apprendre les danses de leurs ancêtres. Après 22 ans, nous dansons toujours avec ces Tchèques en costumes folkloriques.

Par ailleurs, je continue à peindre : mes œuvres sont exposées dans beaucoup de collections locales et régionales. Ma première collection de contes, « Like Honest and Trusted Colleagues » est disponible sur Amazon.com. Une deuxième collection, « Cappuccino at Podgorica » sera prête, j'espère, avant la fin de l'année. Plusieurs de mes courtes pièces de théâtre ont été représentées dans un théâtre local. Nicole décore des pysanki (les œufs ukrainiens) et fait partie du prestigieux Louisiana Craft Guild.



Nicole Holcombe et ses pysanki

R.K. Et votre famille ?

D.H. Nous avons élevé quatre garçons : Renaud, Tanguy, Joffroi et Thibault. Leurs noms indiquent déjà notre attachement au monde francophone. J'ai insisté pour que nos quatre fils apprennent le français, ils ont dû assister aux classes de lecture, d'écriture, d'orthographe, et de grammaire avec moi tous les samedis et dimanches, tandis que leurs amis jouaient dehors.

J'ai toujours adressé la parole à nos enfants en français, tandis que Nicole, au fur et à mesure qu'elle apprenait l'anglais, leur parlait de plus en plus en anglais. Aucun de mes enfants n'a décidé de devenir médecin. Ils ont vu les heures de travail, les gardes difficiles, les procès, et le manque de solidarité professionnelle. Renaud est un professionnel de l'informatique à Boston. Tanguy fait partie de la Force Aérienne et travaille à Oklahoma City. Joffroi est ingénieur dans le domaine des ordinateurs et vit avec son épouse à Kansas City. Notre cadet, Thibault, fait des études d'économie et de langue, le français, bien sûr. Il rêve de terminer ses études et de rejoindre sa copine française en Europe.

R.K. Votre épouse ?

D.H. Nicole est franchement incroyable. Elle a quitté la Belgique sans arrière-pensée et m'a suivi dans une petite ville au centre de la Louisiane. Elle ne parlait pas l'anglais, ne savait pas conduire, et n'avait ni famille, ni amis aux EU. Sans aide de famille, elle a élevé quatre garçons, tout en entretenant une grande maison avec jardin et s'occupant de notre comptabilité. Elle s'est intégrée dans la société américaine sans problème. Elle conserve un accent savoureux et le garde avec fierté. Elle m'a aidé à créer notre petit îlot de culture et de beauté au centre d'un état où il n'y a que dix pour cent des gens qui ont un diplôme universitaire et septante pour cent un diplôme de l'école secondaire. Je suis reconnaissant chaque jour d'avoir été en Belgique où j'ai rencontré ma femme et reçu une formation médicale qui m'a permis de prospérer aux EU.

R.K. D'où vient votre intérêt pour Don Quichotte ?

D.H. Notre statue de Don Quichotte est un exemple, parmi des centaines d'autres œuvres d'artistes locaux dans notre collection. Notre maison est remplie de tableaux, de céramiques, de meubles, de créations d'artistes régionaux. Nous avons toujours voulu utiliser notre pouvoir d'achat pour en faire bénéficier des artistes de la Louisiane qui sont, d'ailleurs, souvent devenus des amis. Notre maison est ouverte aux visiteurs, surtout aux musiciens, mais aussi aux acteurs, écrivains et danseurs du monde entier. Notre maison est tellement fréquentée que nos voisins nous appellent « l'Ambassade ». De plus, le symbolisme de Don Quichotte, qui lutte contre l'injustice dans une société qui se moque de lui, me touche particulièrement.

R.K. Que pensez-vous des débuts d'Obama ? En Europe, nous fondons de grands espoirs sur lui.

D.H. Nicole et moi étions très fiers des résultats des élections. Mes idées politiques sont souvent considérées comme révolutionnaires dans cette région traditionnelle et conservatrice. J'utilise souvent les modèles européens, au point que j'ai été invité à « retourner d'où j'étais venu » par l'épouse d'un de mes collègues médecins lors d'un débat sur la santé publique.

R.K. Avez-vous des idées sur le réchauffement climatique, la surpopulation mondiale, le terrorisme, l'immigration, l'avenir de l'Europe... ?

D.H. Je suis convaincu que les êtres humains sont en train de détruire notre planète par un consumérisme déchainé. Le surpeuplement ne fait qu'aggraver la situation précaire. En Californie, je me souviens avoir discuté les problèmes de la surpopulation, à l'école secondaire, il y a déjà quarante ans. Nous venons d'installer des panneaux solaires pour être plus écologiques. Malheureusement, il n'y a que dix systèmes semblables dans notre ville de 50,000 habitants. Quant à l'immigration, elle est tolérée aux USA aussi longtemps que nous avons besoin de main d'œuvre bon marché. Notre faible densité de population permet une certaine désinvolture à l'égard de ce problème, qui n'est qu'une manifestation des inégalités monstres entre la prospérité américaine et la misère de beaucoup d'autres pays. Quant à l'Europe, je ne peux jamais oublier que c'est grâce à la générosité de la Belgique, un pays pas plus grand que notre état de Maryland, que j'ai pu faire mes études de médecine. Je sais que l'Europe a ses problèmes, parfois profonds et liés à une histoire compliquée et sanglante, mais les Européens tentent de créer une union des peuples, séparés par la culture et la géographie, dans un ensemble paisible et socialement généreux. Ce projet, toujours en évolution, n'est pas

encore parfait, mais mérite l'admiration de tout le monde.

R.K. La politique ne vous a jamais tenté ?

D.H. La politique ne m'intéresse guère. D'abord, mes idées sont beaucoup trop radicales pour notre région de la Louisiane. Ensuite, en tant qu'employé d'état, je dois rester à l'écart de l'engagement politique trop ouvert. Je préfère m'exprimer plutôt à travers l'art.

R.K. Le mot de la fin ?

D.H. Je me souviens avoir rencontré Baudouin, Roi des Belges, lors de son hospitalisation aux Cliniques Saint Luc. Bien sur, il y avait un étage entier de l'hôpital réservé pour lui et ses gardes du corps. J'ai pu lui donner une de mes aquarelles, via un des médecins cardiologues qui s'occupait de lui. Au dos de l'image – un paysage de Wallonie – j'avais inscrit « A Sa Majesté Baudouin et au peuple belge en reconnaissance de m'avoir donné la possibilité de faire mes études de médecine ». Quelques jours plus tard, j'étais surpris de recevoir une invitation à rendre visite au Roi à son étage. Il m'a reçu en toute simplicité, parlant un anglais presque sans accent. Il m'a posé plusieurs questions au sujet de ma situation et m'a remercié pour le tableau. Quand notre interview tirait à sa fin, je l'ai invité à venir boire un pot chez Nicole et moi quand il serait dans le coin. Il a souri aimablement en me serrant la main. « Merci pour l'invitation » a-t-il dit. Quand mes collègues de classe ont appris que j'avais rencontré le Roi des Belges, ils ont dit : « Ca alors, il faut être américain pour rencontrer le Roi ». Je fus très attristé en apprenant son décès quelques années plus tard.

R.K. Merci, cher docteur. J'espère que vous ne manquerez pas de venir nous voir si vous passiez des vacances en Europe. De toute manière, l'AMA UCL sera toujours friande de recevoir de vos nouvelles.



Alexandria (Louisiane), par David Holcombe

In Memoriam Anne De Becker



Anne De Becker, née à Schaerbeek le 8 août 1933, est décédée aux Cliniques universitaires St Luc à Woluwe-Saint-Lambert, le 5 mai 2007. Son père est « Mort pour la Belgique » sur le front de la Meuse, aux premiers jours de la deuxième guerre mondiale. Sa mère, restée veuve, assura seule son éducation.

Après ses études primaires et secondaires chez les Dames de Marie de la Chaussée d'Haecht, elle s'inscrivit à la Faculté de Médecine de l'Université catholique de Louvain, à la surprise de ses enseignantes qui, à cause de son amour des langues grecques et latines, voyaient en elle une future éminente latiniste. Elle combina ses études de médecine avec un travail de recherche dans le laboratoire de physiologie, dirigé alors par le professeur Joseph-Prosper Bouckaert, où, sous la conduite du professeur Xavier Aubert, elle mena des études sur la mesure de la transformation de l'énergie métabolique en la force de contraction musculaire. Ces travaux ne l'empêchèrent pas de faire de brillantes études médicales qu'elle termina en 1958, non sans s'être mariée en 1957 avec Théophile Godfraind. Lors de son examen d'obstétrique, le professeur se réjouit de voir que sa grossesse ne réduisait en rien son potentiel intellectuel !

En 1958, elle rejoignit avec son mari à l'Université Lovanium au Congo Belge, où elle participa activement au développement de l'enseignement

médical au titre d'assistant chargé d'enseignement. Elle se consacra avec son mari à l'étude de facteurs ioniques influençant la réponse aux agents pharmacologiques, travaux qui ouvrirent la voie à la découverte à Louvain, par T. Godfraind, des bloqueurs des canaux calcium voltage-dépendants.

Dès son retour en Belgique, en 1963, elle fut nommée assistant au laboratoire de physiologie de l'UCL et démarra un programme de recherche sous la direction du professeur Xavier Aubert. Femme de science, elle sut développer une démarche expérimentale rigoureuse, approfondissant les questions abordées avec une ténacité sans égal. Jamais satisfaite des données, elle avait le souci de mettre en place les contrôles les plus rigoureux.

Après avoir défendu en 1973 une thèse d'agrégation de l'enseignement portant sur « la restauration post-tétanique du muscle strié, thermogénèse et fluorescence », elle fut nommée dans le corps académique de la faculté de médecine de l'UCL et enseigna les cours magistraux de physiologie générale aux étudiants de médecine et de dentisterie. Pendant toute sa carrière, elle aura le souci de développer et d'assurer personnellement les travaux pratiques de physiologie, convaincue que la formation de futurs médecins doit prendre appui non seulement sur des concepts théoriques, mais également sur un contact avec la matière vivante elle-même et sur cette rigueur et cette attention soigneuse que l'étudiant doit apporter aux procédures mises en oeuvre dans ces travaux pratiques : la médecine est bien une science et un art. Elle développa des séminaires consacrés à l'étude de la théorie du chaos et à son application en physiologie et rédigea un syllabus destiné à ses étudiants, dans lequel elle insiste sur l'importance des conditions initiales dans le développement d'un processus biologique. Comme le rapporte le professeur Jean-Luc Balligand, ses anciens étudiants gardent d'elle le souvenir d'une personne accueillante et d'une grande pédagogue.

Lors de la cérémonie de son éméritat, en 1993, le doyen Léon Cassiers affirma qu'elle était au premier rang de la course pour l'égalité en capacité et en

droit des femmes par rapport à leurs collègues masculins. Il proclama que, scientifique et enseignante universitaire, elle avait assuré aussi, sans réserve, ses rôles d'épouse et de mère de famille.

Scientifique rigoureuse et passionnée, elle avait une vraie culture d'humaniste. Femme de grande culture en effet, elle savait partager ses passions pour l'art, que ce soit la musique de Bach ou de Wagner, qu'elle connaissait particulièrement bien, que ce soient les arts plastiques et je puis évoquer les longues conversations que nous avons autour de la gravure, de la peinture, des primitifs flamands jusqu'à la peinture contemporaine. Avec Théo, nous partagions notre passion commune pour Alechinsky, Dotremont et le mouvement Cobra. Comme son maître Xavier Aubert, elle avait également un grand amour des beaux livres. Elle était toujours tellement juste dans ses commentaires, ses appréciations, ses avis.

Elle avait aussi le souci des plus faibles. Pendant ses humanités, elle s'est dévouée comme monitrice des stations de plein air de l'abbé Froidure. A Lovanium, elle secondait les auxiliaires féminines internationales dans l'éducation des épouses des étudiants congolais. Elle avait privilégié le champ de l'éducation sexuelle de ces femmes mariées qui étaient ignorantes de leur propre anatomie. A celles qui étaient rejetées par la famille de leur mari, parce qu'elles ne mettaient au monde que des filles, elle expliquait patiemment que c'était le père et non la mère qui est responsable du sexe de l'enfant. Pour ces femmes peu instruites, elle avait rédigé un document explicatif, sachant que leurs époux en prendraient connaissance. Ce milieu étudiant lui voua une grande amitié. Dès son retour en Belgique, elle oeuvra dans la discrétion pour aider les plus démunis.

Pour le Prorecteur honoraire Michel Meulders, elle a été fidèle toute sa vie à tous ses idéaux, et elle avait visé haut. Selon lui, quel exemple elle laisse aux autres !

Bref, femme de science et de culture, enseignante soucieuse de la transmission aux jeunes générations, elle fut une figure d'un grand humanisme. Mère et épouse, elle sut réaliser cet équilibre impossible entre le souci des plus proches et les exigences du métier universitaire. Jusqu'au dernier moment de sa vie, elle suivit son précepte majeur : « Il ne faut regretter que ce que l'on n'a pas donné. »

Les messages de condoléances reçus de Belgique ou de l'étranger montrent que tous ceux qui l'ont connue gardent d'elle le souvenir d'une très grande dame.

*Professeur Marc Crommelinck,
Président du département de physiologie et
de pharmacologie*

